

La portion magique de l'édition

Paul Roux

Numéro 108, septembre 2000

BD d'ici et d'ailleurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roux, P. (2000). La portion magique de l'édition. *Liaison*, (108), 21–23.



La portion magique de l'édition

Paul Roux

Publier de la bande dessinée coûte horriblement cher, car, en imprimerie, la couleur est hors de prix. Dans ces conditions, pourquoi — après un extrêmement long marasme en la matière — plusieurs éditeurs québécois et ontariens prennent-ils enfin le pari d'en publier de façon régulière?

C'est la question posée à quatre éditeurs — Les Écrits des Hautes Terres, Les éditions Mille-Îles, Soulières et Le Vermillon — qui, moins frileux que certains autres lorsqu'il s'agit de prendre des risques, ont ouvert les portes de leurs collections aux auteurs de bande dessinée.

Quelles sont leurs motivations? Pour Serge Thérooux des Éditions Mille-Îles et Robert Soulières, c'est avant tout l'amour du genre a motivé leur démarche. Serge Thérooux va même plus loin en affirmant qu'à travers ce fascinant moyen d'expression s'est développé une véritable littérature. Depuis le début de cette périlleuse aventure, il est également animé par le désir profond de combler une immense lacune en rendant accessible la production québécoise. Tout étant à construire, depuis le début des années 1990, il s'est armé de patience et mise sur le long terme.

Dans le cas de la maison d'édition franco-ontarienne Le Vermillon, c'est surtout la rencontre avec l'auteur Christian Quesnel qui a motivé Monique Bertoli à créer la collection BD *Soleil des héros*. «Ses scénarios m'ont toujours beaucoup intéressé, car les sujets qu'il aborde rejoignent totalement nos préoccupations.»

Finalement, pour Pierre Bernier, c'est une première expérience dans un domaine qui l'intéresse et qui, si le projet s'avère viable, permettra d'ajouter une nouvelle dimension à sa maison d'édition. «Pour celui qui ne la connaît pas, la BD est un domaine très intrigant et fort intéressant du point de vue artistique. En ce qui nous concerne, c'est un nouveau marché à développer et la possibilité de donner plus de place aux auteurs déjà établis tout en favorisant une relève.»

Une fois la décision prise de publier de la bande dessinée, quelles sont les principales difficultés rencontrées par les éditeurs? Pour Robert Soulières, le problème se situe à deux niveaux: le manque chronique de manuscrits originaux ainsi que la difficulté de rentabiliser ce type de production dans l'exigu marché québécois. «L'argent est vraiment le nerf de la guerre. Publier de la BD est presque une forme de mécénat. Je lève mon chapeau à Serge Thérooux et à toute son équipe pour le travail extraordinaire qu'ils accomplissent en la matière.»



Selon Monique Bertoli et Pierre Bernier, «des difficultés sont d'abord d'ordre financier, car l'investissement de départ étant de quatre à cinq fois supérieur à un livre ordinaire, l'exercice exige une planification financière rigoureuse. Imbriquée au premier, le second défi consiste ensuite à commercialiser le produit: une BD différente réalisée par de nouveaux auteurs.»

Pour sa part, Serge Thérout précise qu'il faut également éliminer les préjugés tenaces du genre «ce qui se publie ici est moins bon que ce qui se fait en Europe. Il nous faut démontrer qu'il y a ici une production de qualité. En tant qu'éditeur, je dois devenir de plus en plus exigeant afin que le lectorat finisse par constater que ce qui est réalisé ici est de même niveau et de qualité comparable à ce qui se fait ailleurs.»

D'après Pierre Bernier, «des subventions étant octroyées sur le chiffre d'affaire, un minimum est consacré au livre jeunesse et à la bande dessinée. Compte tenu de l'importance de l'investissement à faire pour ce type de livre, la proportion de l'aide accordée n'est pas assez élevée.» Même son de cloche de Robert Soulières qui estime qu'il faudrait créer un créneau de subvention distinct pour la bande dessinée. À la connaissance de Monique Bertoli, il ne se fait rien de particulier pour supporter la publication de bandes dessinées. Tout est à faire dans ce domaine.

En prenant le pari d'en publier, ces pionniers de l'édition BD partagent le sentiment de travailler à l'émergence d'un moyen d'expression trop longtemps négligé. Bien que quelques belles expériences aient déjà été faites par le passé, ces éditeurs sont en phase de développer de nouvelles choses, avec tout ce que cela implique de risques, d'inconnu et de découvertes.

Serge Thérout souhaite ardemment développer une bande dessinée québécoise de qualité et durable. Malgré cette volonté, il demeure assez difficile de cerner avec précision vers quoi l'avancée des dernières années se dirige. «Nous devons continuer à travailler d'arrache-pied à ouvrir de nouveaux marchés. Il faut également réaliser que faire de la BD implique la création de séries; ce qui, de la part des auteurs, nécessite un travail de très longue haleine. Il est donc impératif de soutenir les créateurs à l'aide de bourses qui leur permettra de tendre vers cet objectif.»

Comment les éditeurs perçoivent-ils le fait que certains prix prestigieux, tel les prix du Gouverneur général, n'ait pas encore ajouté la bande dessinée à leur palmarès. Selon Pierre Bernier, «cette situation est très dommage, car de tels prix ont pour effet de stimuler la création et

la production de livre. Il est évident que, pour certains genres, il ne faut pas attendre que toute une industrie soit mise en place avant de faire l'effort de la consacrer par une remise officielle de prix.»

Pour sa part, Robert Soulières l'a déjà proposé au Conseil des arts du Canada qui lui a répondu que la production était insuffisante. Qu'à cela ne tienne! Il leur a alors suggéré d'octroyer le prix tous les deux ou trois ans. Ce qui, à son avis, contribuerait grandement à médiatiser davantage la bande dessinée et, surtout, à mettre un auteur et une œuvre en évidence. Le projet est resté lettre morte.

Aux Éditions du Vermillon, on se questionne sur le fait que la bande dessinée ne soit pas encore reconnue à ce niveau-là.

Par ailleurs, certains prix spécifiques à la bande dessinée existent déjà mais, selon Serge Thérout, il faudrait faire de sérieux efforts afin de mieux les promouvoir.

Pour que l'aventure demeure viable, quelles sont les attentes des éditeurs? Pour Pierre Bernier, il faudrait avant tout que l'aide apportée à la bande dessinée soit proportionnelle à celle apportée à d'autres genres. Dans ces conditions, les éditeurs seraient beaucoup plus en mesure de prendre des risques.

Robert Soulières lance avec conviction «qu'il faudrait avant tout plus d'éditeurs et, surtout, de très bons auteurs. Notre tradition en la matière étant moins forte que les Français et les Belges, il nous faut faire des albums qui accrocheront les lecteurs par leur qualité.» Plus nuancée, Monique Bertoli insiste sur le fait «qu'il faut travailler à faire reconnaître la valeur de notre BD afin qu'elle se vende mieux et, surtout, qu'elle soit mieux perçue du public, des médias et des instances gouvernementales.»

Enfin, pour Serge Thérout, les éditeurs doivent continuer à améliorer la production et obtenir plus de moyens pour en faire la promotion; bref, bénéficier d'une aide plus soutenue des différents paliers de gouvernement et des différents canaux médiatiques. ●



Photo: Jules Villemaire

Monique Bertoli, directrice des Éditions du Vermillon.